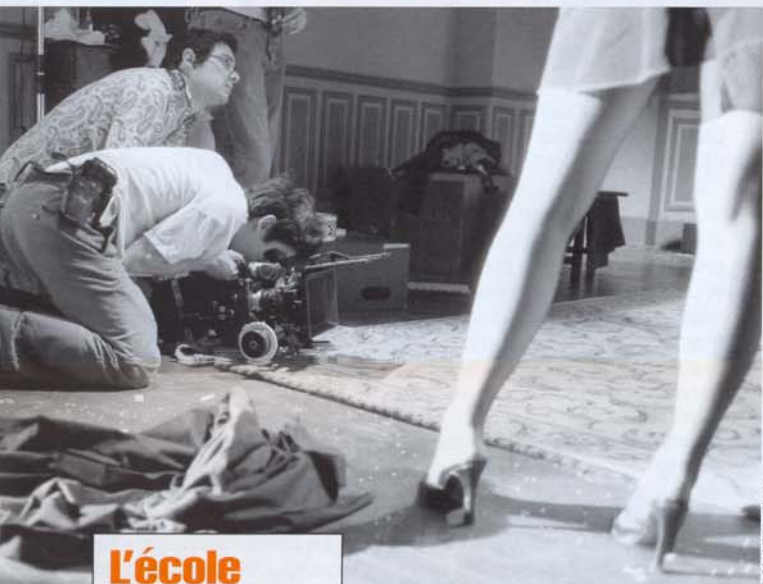


Implantée pendant des décennies rue de Vaugirard à Paris, l'école a déménagé en 1989 à Noisy-le-Grand, en banlieue Est.



© CAMILLE BOULCAULT



© YANN REVOL

L'école en 5 dates

1924

Confrontés à la pénurie de techniciens, des industriels de la photographie et du cinéma forment le projet de créer une école en France.

1926

L'école ouvre ses portes dans le local mis à sa disposition par la Ville de Paris, au 85, rue de Vaugirard.

1973

Pour des raisons de sécurité, les élèves doivent quitter les locaux vétustes de la rue de Vaugirard. L'école éclate sur plusieurs sites dans Paris.

1989

Déménagement à Noisy-le-Grand, dans un bâtiment fonctionnel mais peu convivial.

1993

Première rentrée sous le statut d'école nationale supérieure. La scolarité passe de 2 à 3 ans, avec un recrutement à bac+2.

pression de se refermer sur elle-même, alors même que son éloignement géographique aurait nécessité une politique active pour maintenir le lien indispensable avec la profession. De plus, elle partait en banlieue Est tandis que l'Idhec (devenue depuis La femis) avait, quelques années plus tôt, abandonné Bry-sur-Marne pour revenir au cœur de la capitale. Depuis son installation dans les anciens studios Pathé Francœur à Montmartre, La femis a su faire fructifier sa proximité géographique et les bâtiments prestigieux qui l'abritent, pour renforcer ses liens avec les professionnels. À tel point qu'aujourd'hui, beaucoup de chefs opérateurs ne tarissent pas d'éloges sur la section image de La femis.

Repenser l'insertion des élèves sur le terrain

"Dans les années 80, la décision de partir à Noisy-le-Grand était bonne parce qu'elle permettait à l'école de disposer enfin d'un bâtiment adapté", souligne Jean-Pierre Neyrac, président de Louis Lumière depuis 2001. Mais notre situation géographique reste un handicap. On sait bien que le monde du cinéma est essentiellement parisien. Heureusement, depuis trois ans, un gros travail a été fait par Jacques Arlandis pour rapprocher l'école de la profession en invitant régulièrement des directeurs de la photo et en organisant de nombreuses manifestations. Mais cela ne se fait pas du jour au lendemain.



Jacques Arlandis

Directeur de l'ENS Louis Lumière

"Nous défendons un savoir-faire hybride"

Comment le numérique s'intègre-t-il dans la pédagogie de l'école ?

Si Louis Lumière a une valeur ajoutée à apporter dans l'enseignement du cinéma, c'est bien dans sa capacité à former des étudiants capables de travailler en parallèle sur le photochimique et le numérique. Par exemple, nous sommes aujourd'hui les seuls à offrir une formation à la fois dans les effets spéciaux optiques et numériques. La plateforme de cinéma numérique que nous mettons en place va dans le même sens.

Est-ce que l'enseignement du numérique ne va pas se faire au détriment du photochimique ?

Pas du tout. Depuis des années, nous défendons la ligne d'un savoir-faire hybride, photochimique et numérique. D'abord, parce nous avons un héritage à préserver. C'est notre rôle en tant qu'école nationale supérieure. Ensuite, parce que le photochimique a des vertus pédagogiques indispensables. Il sert de référence. C'est une manière d'apprendre aux élèves à faire des choix entre les différents supports, ce qui permet d'éviter l'inflation du numérique.

Des étudiants de la promotion 2005 se sont plaints, dans un document, de ne pas faire assez de pratique...

Pour les élèves, il n'y a jamais assez de pratique. Je comprends leur point de vue. D'ailleurs, depuis trois ans, nous avons renforcé les travaux pratiques. Mais l'école ne peut pas être seulement pratique. D'ailleurs, Louis Lumière est plus une formation qui vous apprend à analyser et résoudre les problèmes de l'image, plutôt qu'à accumuler

de la pratique. C'est ce qui fait la force d'adaptation de nos élèves sur le terrain.

Des chefs opérateurs s'inquiètent du projet de création de pôles d'excellence au sein de la filière image...

Le cycle pédagogique d'une école supérieure est d'environ dix ans. La réforme bac+5 de Louis Lumière date de 1993. Il est tout à fait naturel de faire évoluer sa pédagogie aujourd'hui. Dans cet esprit, j'ai proposé la création de "majors", ou pôles d'excellence, qui offrent la possibilité à chaque élève de choisir une spécialisation sur un semestre en troisième année, tout en conservant un socle d'enseignement commun sur les deux années précédentes.

Quelles seraient ces spécialités ?

Dans la section image, nous pourrions créer trois "majors" : postproduction, documentaire de création et direction de la photographie. Libre aux élèves de choisir celui qui leur convient. En fait, il s'agit de formaliser des orientations qui sont souvent prises en cours d'études, de leur donner une assise. Ce n'est pas une révolution. D'ailleurs, le marché n'a pas la capacité d'absorber 16 chefs opérateurs chaque année.

L'école a-t-elle définitivement abandonné les célèbres cours du soir de Vaugirard ?

Dans le cadre de la réforme des Masters, j'espère pouvoir proposer dès 2007 un Master Pro, basé sur la validation des acquis. Il permettrait aux professionnels ayant une expérience sur le terrain d'intégrer l'école pendant un an, via la formation continue, pour obtenir ce diplôme.

Propos recueillis par P. C.

Aujourd'hui, il faut aller plus loin." Cet éloignement entraîne également un autre handicap : une plus grande difficulté d'intégration des élèves sur le marché du travail. À la grande époque de Vaugirard, le compagnonnage semblait se faire "naturellement" avec les

équipes lumière, via la fonction de stagiaire puis d'assistant. Aujourd'hui, la transition vers les plateaux de cinéma est plus difficile. D'autant que les étudiants de Louis Lumière, comme ceux de La femis, doivent désormais faire face à la concurrence – inconnue